

Sarajevo... mon amour, ou l'Europe meurtrie

Sophie Képès. Dans un roman mêlant narration traditionnelle et collage de fragments, elle dénonce la guerre des Balkans et le retour du génocide.

ALAIN FAVARGER

C Connue pour ses traductions en français d'écrivains hongrois, dont le très moderne Peter Esterházy ou Julia Székely, Sophie Képès n'est pas une débutante. L'un de ses premiers romans, paru en 1984 aux Editions du Seuil, *Un automne à Budapest*, explorait la figure de la ville de son cœur. Depuis il y en a eu d'autres, ainsi que des scénarios de film pour Robert Guédiguan et même des romans noirs, publiés sous le pseudonyme de Nila Kazar.

Coincidence, Nila est aussi le prénom de l'héroïne du dernier roman de Sophie Képès. L'histoire d'une Française qui au cœur des années 90 débarque en Bosnie et dans sa capitale assiégée, coupée du monde. Elle est là pour participer au tournage d'un film documentaire sur cette ultime guerre civile européenne. Nouveau coup de projecteur sur une thématique qui hante depuis un moment déjà les écrivains et qui a donné lieu à quelques excellents livres, dont

le récent et inspiré roman de Franck Pavloff, *Le Pont de Ran-Mositar* (Albin Michel, 2005).

La chair meurtrie des victimes s'impose sur le devant de la scène

Sophie Képès apporte, elle, un éclairage différent et une technique narrative originale. En effet elle insère dans le récit du voyage de Nila toute une mosaïque de textes, historiettes, fables, légendes, mais aussi documents, extraits de presse, qui donnent à la tragédie des Balkans un relief saisissant. Ainsi défilent tout au long du livre les portraits des gens que rencontre Nila, ses impressions sur l'absurdité de cette guerre et une succession de flashes sur le morcellement même de Sarajevo.

Banalisation du crime

Au départ la motivation de Nila, la Parisienne surinformée, vient d'une révolte intérieure. Et de son indignation par rapport aux mots, au langage véhiculé ici et là sur cette guerre. Des mots trafiqués, pervertis,

distordus tant par la presse que par la diplomatie et les acteurs du conflit. Un sursaut s'empare de Nila qui ne supporte plus d'entendre parler de «zones de sécurité», ou de «catastrophes humanitaires» là où il fallait comprendre que cela recouvrait «des camps de concentration à ciel ouvert» ou «des massacres planifiés, avec autocars pour déporter la population et bulldozers pour creuser des charniers».

Certes Nila sait que l'affaire yougoslave est complexe, mais elle veut aller plus loin que les clichés sur les haines ancestrales et la «sauvagerie balkanique». Elle qui appartient à la génération du «plus-jamais-ça» n'en revient pas de la passivité de ses concitoyens. De l'accoutumance générale à l'horreur, du haussement d'épaules de l'opinion et des politiques face à



Argus Ref 26325445

la banalisation du crime. Alors même que ce qui est en cause, c'est «le retour du génocide en terre d'Europe cinquante ans après Auschwitz».

Derrière les barbelés des camps d'Omarska, de Keraterm ou de Trno Polje, «ces camps de concentration où pour la première fois en Europe depuis 1945 on avait vu les côtes et les vertèbres des captifs sculpter d'étranges archipels sous la peau», Nila cerne les raisons d'un double échec. Celui de la fédération yougoslave, de l'illusion lyrique du titisme masquant les rancœurs héritées de l'Histoire et l'aiguillon du nationalisme. Et celui d'une communauté internationale divisée, soutenant des alliés différents comme au temps de la Première Guerre mondiale. A l'instar d'un Mitterrand, «naturellement» proserbe et ne voyant que de petits débordements balkaniques dans les multiples dérapages de cette guerre.

Souffrances palpables

Dans le roman de Sophie Képès, la chair meurtrie des victimes s'impose sur le devant de la scène. Des expulsés de Vukovar, dont certains passèrent trente heures à 50° dans des wagons plombés, aux passants de Sarajevo servant de cible aux snipers de Karadzic, les souffrances des civils sont ici presque palpables. Cependant que par le biais des télescopes qu'offre la forme de ce livre apparaissent d'autres images chocs. Tel cet instantané sur le général Mladic tapotant la joue d'un enfant de Srebrenica devant les rares caméras autorisées, alors que hors champ il a ordonné une sélection qui aboutira à l'assassinat de huit mille hommes de la ville.

La romancière met ainsi en

mouvement les épisodes clés, dramatiques de cette guerre et avec le recul leur redonne un sens. Elle le fait en liant les destins individuels à la grande roue de l'Histoire et brosse de beaux portraits des Bosniaques rencontrés par Nila au cours de son périple. De Vesna, la jolie brune aux pommettes saillantes à Nihad, l'architecte outré que la détresse de son pays soit devenue un spectacle pour le reste du monde. En passant par cette adolescente aux grands yeux liquides qui confie à Nila son dégoût pour les journalistes qui ne filment que les morts, les blessés, le sang, mais pas la vie ordinaire des assiégés de la ville. «C'est comme les militaires étrangers, ils ont toujours l'air étonnés que nous soyons blancs comme eux...»

Mais Sarajevo reste le personnage principal de cette tragédie, à la fois ville montagnarde et cité moderne, entre vieux bazar, minarets et édifices austro-hongrois où un jour la bibliothèque brûla. Avec ses milliers de livres aux pages calcinées, suspendues en l'air comme des cristaux de cendre palpitant encore des rêves d'entente perdus. |

> **Sophie Képès**, *Un café sur la colline*, Ed. Noir sur Blanc, 159 pp.